

Quête d'enchantement

L'Eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité

Lucie Renaud

Numéro 134 (1), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65286ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, L. (2010). Compte rendu de [Quête d'enchantement / *L'Eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité*]. *Jeu*, (134), 33–35.

Regards critiques

L'Eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité

OPÉRA-FÉERIE DE GILLES TREMBLAY / LIVRET PIERRE MORENCY, D'APRÈS DES CONTES DE MME D'AULNOY

MISE EN SCÈNE ROBERT BELLEFEUILLE, ASSISTÉ D'ÉLAINE NORMANDEAU / SCÉNOGRAPHIE JEAN BARD

ÉCLAIRAGES NICOLAS DESCOTEAUX / COSTUMES MARIANNE THÉRIAULT / VIDÉO GEODEZIK

MAQUILLAGES ANGELO BARSETTI / CHORÉGRAPHIE LINA CRUZ

INTERPRÉTATION NOUVEL ENSEMBLE MODERNE, SOUS LA DIRECTION DE LORRAINE VAILLANCOURT

AVEC MARIE-ANNICK BÉLIVEAU, SCOTT BELLUZ, LINA CRUZ, JULIEN GRÉGOIRE, TARAS KULISH,

MARIANNE LAMBERT, CLAUDINE LEDOUX, JEAN MAHEUX, PHILIPPE MARTEL, MICHÈLE MOTARD, SYLVAIN PARÉ,

JULIEN PATENAUDE, STÉPHANIE POTHIER ET ANNE SAINT-DENIS.

PRODUCTION DE CHANTS LIBRES, PRÉSENTÉE AU MONUMENT-NATIONAL DU 19 AU 21 NOVEMBRE 2009.

LUCIE RENAUD

QUÊTE D'ENCHANTEMENT



L'opéra-féerie *L'Eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité* est l'œuvre de Gilles Tremblay, compositeur et pédagogue dont on souligne la justesse et l'influence cette saison, à travers la création de cet unique opéra, mais aussi la présentation d'une soixantaine de concerts et d'événements pancanadiens. Empreint d'une forte charge poétique, cet opéra nous amène, en quelques secondes à peine, à la frontière ténue entre rêve et réalité, nous poussant à remettre en question aussi bien l'un que l'autre.

En 1849, dans *l'Œuvre d'art de l'avenir*, Richard Wagner présentait une nouvelle conception de l'opéra, la *Gesamtkunstwerk* ou œuvre d'art totale, dans laquelle la musique, le chant, la danse, la poésie et les arts visuels devaient s'entremêler de façon indissociable. Cette création de *L'Eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité* s'inscrit directement dans le prolongement de cette vision, caractérisée par une portée symbolique, philosophique et métaphysique qui devient reflet de l'unité de la vie.

L'Eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité, opéra-féerie de Gilles Tremblay, mis en scène par Robert Bellefeuille.

Spectacle de Chants Libres, présenté au Monument-National.

Sur la photo : Marianne Lambert (la Princesse Belle-Étoile).

© Mathieu Dupuis.

Transmettre le merveilleux

L'opéra est d'abord le fruit d'une collaboration particulièrement réussie entre le compositeur et l'auteur Pierre Morency, qui signe ici un séduisant premier livret, inspiré de contes de M^{me} d'Aulnoy, dans lequel la puissance de l'image règne. (Saluons d'ailleurs l'idée inspirée de le remettre aux spectateurs, dans le but de prolonger le plaisir, les derniers applaudissements éteints.) On l'entend, le sent, le ressent dès les quelques premières phrases déclamées par Yby, narrateur de ce conte pour grands enfants sages. Chaque mot a été sopesé, apprivoisé, assumé, ses sonorités savamment peaufinées, afin d'offrir à Tremblay toute la latitude nécessaire pour qu'évolue son langage sonore si particulier et que se transmettent les multiples strates de cet univers qu'on pourrait lire comme un prolongement naturel de celui de la *Flûte enchantée* de Mozart.

Le propos reprend en effet la trame de plusieurs récits de quête, dans lesquels les héros doivent relever trois grands défis. Les Pamino et Tamina de Mozart sont remplacés par Chérot et Belle-Étoile, les trois Dames de la Nuit soutenant les intrépides par Tourterelle, les épreuves de la vérité, du feu et l'eau par celles de l'eau qui danse, de la pomme qui chante et de l'oiseau qui dit la vérité. Ce dernier permettra de révéler au grand jour l'identité réelle des héros et le complot de la Reine Mère Poulane et de sa dame d'honneur Feintise pour les éliminer (prolongements naturels de Monostatos, serviteur de Sarastro), à l'amour qui hante Chérot et Belle-Étoile de s'assumer, et servira de déclencheur aux célébrations finales. Les rapprochements ne s'avèrent certes pas fortuits, le compositeur lui-même ayant admis à son librettiste qu'il priait « Saint Mozart » ou, comme le nomme Heidegger d'après Silesius, « le luth de Dieu ».

S'approprier un nouveau vocabulaire

Toute création possède sa palette singulière, et il était essentiel de trouver un metteur en scène qui sache comprendre l'union entre musique et jeu. Séduite par la mise en scène qu'avait signée Robert Bellefeuille de *la Dame aux camélias* au TNM en 2006, la directrice artistique de Chants Libres Pauline Vaillancourt a fait le pari audacieux de lui confier les rênes de ce curieux équipage. Malgré qu'il en soit à ses premières armes dans le genre et qu'il ne pouvait déchiffrer la partition, il a de toute évidence travaillé en profondeur le texte, afin d'en décortiquer les moindres ressorts, de délimiter la part respective de la musique, des mots eux-mêmes et des éléments visuels, les affranchissant d'un carcan qui aurait pu les étouffer. Avec beaucoup de doigté, Bellefeuille a su encadrer le travail de scène des chanteurs, jamais figés dans une pose artificielle et pourtant assez centrés pour que la voix projette en toutes circonstances au-delà de la masse instrumentale. Surtout, il a trouvé le vocabulaire gestuel pour assurer la cohésion de l'ensemble, l'ampleur des mouvements ne tombant jamais dans la caricature.

Je retiendrai tout d'abord la performance de Jean Maheux, plus grand que nature dans le rôle essentiel d'Yby, mi-oiseau, mi-abeille, narrateur de cette histoire improbable, dont le tambour parleur ponctue les propos, et de Claudine Ledoux qui, en pomme qui chante uniquement des onomatopées, a réussi à traduire pureté et émotion. Soulignons aussi le velouté du ténor Sylvain Paré, très convaincant en jeune premier Chérot, le jeu d'actrices consommées des mezzo-sopranos Michèle Motard et Marie-Annick Béliveau qui ont transmis toute la veulerie des marâtres du conte, ainsi que la gestuelle du contre-ténor Scott Belluz (l'oiseau qui dit la vérité) et de la mezzo Stéphanie Pothier (Tourterelle), élaborée par la chorégraphe Lina Cruz. La chef Lorraine Vaillancourt et les musiciens du Nouvel Ensemble Moderne ont quant à eux servi la partition avec une rigueur éblouissante et fort bien géré ces moments de « liberté disciplinée » imposés par le compositeur.

Unifier les lectures

La scénographie de Jean Bard se révèle à la fois sobre et audacieuse. Le plancher de plexiglas devient ainsi frontière floue entre illusion et concret, qui donne dès les toutes premières secondes du spectacle l'impression de se liquéfier, permettant l'émergence onirique des personnages. L'arrière-scène qui se métamorphose au gré des tableaux en forêt, en paysage neigeux, en montagne à franchir, soutient l'action sans l'alourdir. Les habiles éclairages de Nicolas Descoteaux, tributaire des aurores boréales, privilégient les ondolements de lumière et enveloppent admirablement l'espace scénique, le regard se trouvant à la fois interpellé par le scintillement et la profondeur des volumes. Les costumes ouvragés de Marianne Thériault ajoutent une dimension unique à l'ensemble. Les personnages du monde « réel » sont traités dans des tons plus neutres, argent, ocre, or ou cuivre, alors que des aplats de couleurs vives habillent ceux qui évoluent dans l'univers purement féerique. Soulignons ici en particulier la fabuleuse fantaisie sculpturale de la pomme qui chante.

Les vidéos de Geodezik découpent habilement certains tableaux. Elles se veulent contrepoids à la densité de la musique, mais ne distraient jamais le regard quand l'intérêt du moment est surtout musical. La découverte de l'eau qui danse donne ainsi droit à un envoûtant ballet visuel, dans lequel les gestes de Lina Cruz se trouvent sublimés, la vidéo en magnifiant les zones d'émotions. Le combat de Chérot contre le dragon, rendu de façon astucieuse par des projections et des jeux de miroirs, éblouissant parfois la salle, devient prolongement de la bataille intérieure à laquelle se livre le héros.



L'Eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité, opéra-féerie de Gilles Tremblay, mis en scène par Robert Bellefeuille. Spectacle de Chants Libres, présenté au Monument-National. © Mathieu Dupuis.

Un écrin à la musique

Le plus grand défi, tant sur le plan musical que scénique, demeure la cohérence de l'opéra, afin de pouvoir en extraire les diverses strates, d'apprivoiser les textures ou la multiplicité des teintes et des tons à adopter. Pas une seule seconde je n'ai regardé sans écouter ou souhaité me détacher de cet univers féerique. À aucun moment je n'ai cru assister à la première imparfaite d'une œuvre en devenir. On serait presque tenté de reprendre

les propres mots de Gilles Tremblay, qui écrivait en 1970 : « Si l'œuvre aide l'auditeur à son tour à percevoir les musiques latentes qui nous entourent, alors le musicien sera comblé. » J'ai plutôt cru revêtir un curieux vêtement qui à la fois enveloppe et donne l'impression de faire partie intégrante d'une quête entre consonance et dissonance, vérité et mensonge, sens et contresens, être et paraître, quête qui n'a rien perdu de sa pertinence en ce XXI^e siècle souvent effréné. ■